

Risques et potentialités thérapeutiques du transfert culturel de l'Ayahuasca

DR. JACQUES MABIT

Médecin, fondateur du Centre Takiwasi

Conférence donnée à l'occasion du congrès organisé par La Maison Qui Chante, « Ayahuasca, perspectives thérapeutiques d'une tradition amazonienne millénaire » (Lyon, 22, 23, 24 avril 2005) et publié dans l'ouvrage du même nom, pages 113-144, coédition La Maison Qui Chante – Takiwasi, 2005.

Docteur Patrick PERRIN :

Je vous présente maintenant un pionnier courageux qui fait un travail remarquable. Son sujet d'intervention aujourd'hui : *"Est-ce possible d'imaginer un transfert culturel des techniques chamaniques dans le monde occidental ?"*

Docteur Jacques MABIT

Ghislaine Bourgogne et les expériences françaises

Avant de commencer, je voudrais vous parler de choses que vous avez sans doute déjà entendues, mais on dit que la pédagogie est l'art de la répétition. Mais avant cela, je voudrais remercier Ghislaine BOURGOGNE qui a pris la très grande responsabilité d'organiser ce congrès, cette rencontre. L'ambiance, le contexte en France ne sont actuellement pas très favorables, mais votre présence nous montre que c'est une nécessité et qu'il y a un souhait en tout cas et c'est très courageux de la part de Ghislaine d'avoir pris cet engagement.

Nous parlions hier de l'importance du travail d'intégration, c'est-à-dire de l'importance de ce qui va être capté dans les informations de l'Ayahuasca et va être ensuite incarné dans le quotidien : Ghislaine est l'exemple d'une personne qui a eu des informations, qui a vu des choses et qui l'incarne dans tout ce qu'elle fait pour que cela ne reste pas un petit cadeau personnel mais qu'elle puisse le diffuser, le développer. Donc si nous sommes tous là et si nous avons ce merveilleux groupe de personnes qui sont intervenues hier et qui vont intervenir aujourd'hui, c'est grâce à Ghislaine Bourgogne que je voudrais que l'on remercie.

(Applaudissements)

Elle vous parlera plus tard de l'équipe parce qu'elle n'est pas toute seule bien sûr. Donc qu'est-ce qui m'habilite à parler de tout cela? Il n'y a sans doute pas beaucoup de médecins occidentaux qui se sont risqués à faire un travail de transfert ou d'expérimentation des médecines traditionnelles d'une part et d'autre part à avoir osé faire ça dans les deux sens, c'est-à-dire à avoir à la fois expérimenté par eux-mêmes et aussi à avoir accueilli des patients et des personnes venant de France.

Nous avons aussi organisé des séminaires en France, initiative que nous avons dû arrêter par précaution, étant donnée l'ambiance qui s'installait en France justement il y a cinq ou six ans. Donc nous avons suspendu cela en France pour le moment.

Ces expériences dans un sens et dans l'autre avec à la fois des occidentaux et des non-occidentaux imposent une première conclusion : il est tout à fait possible d'utiliser l'Ayahuasca avec un certain nombre de précautions et de conditions, sur lesquelles j'aurais l'occasion de revenir, pour toutes sortes de personnes parce qu'on touche là à des invariants qui sont infra-culturels ou pré-culturels, je ne sais comment les appeler, mais ce sont en tout cas des invariants humains.

Donc on a à faire à de l'humain..

Le vieil Aquilino

J'ai bien aimé l'intervention d'Eric Julien hier parce qu'il parlait de l'humain et que c'est de cela dont il s'agit plus que de médecine ou de technique très compliquée. On est dans l'humain et là on se rejoint tous autant. Par exemple, quand j'ai commencé à étudier avec les guérisseurs, en particulier avec le premier, un vieux guérisseur qui s'appelait Aquilino Churandama, indien de Chazuta, il est intéressant de dire que pendant sept ans je le voyais tous les mois ou deux et que nous n'avons jamais pris l'Ayahuasca ensemble. Donc l'enseignement n'est pas forcément de prendre l'Ayahuasca ensemble. L'Ayahuasca, ça comporte aussi d'autres choses : en l'occurrence dans ce cas cela passe à travers des *sopladas*, quand on souffle du tabac sur le corps des gens, à travers ce simple geste, simple extérieurement mais intérieurement chargé de toute la charge rituelle qu'il y mettait. C'est à travers ce simple geste et par les rêves que j'avais durant la nuit ensuite que j'apprenais à travers ces *sopladas*. Ça a duré sept ans.

Quand j'ai commencé à voir cet homme dans son petit village, dans son hameau, dans sa famille très nombreuse, tous les gens de la famille, les oncles et les tantes, les jeunes étaient très gênés par ma présence parce qu'ils avaient honte de leur grand père, parce qu'il radotait un peu.

Alors ils s'excusaient : « *Il est un peu vieux, il croit tout ça !* » parce qu'ils avaient l'image, pas tout à fait fausse quand même en général, l'image de l'occidental qui est absolument blindé à toutes ces choses là auxquelles il ne comprend rien et qui trouve cela un peu ridicule. Donc ils anticipaient un peu sur ce qu'ils pensaient être mon jugement et donc ils avaient un peu honte de leur grand père.

Le vieux Aquilino ne s'occupait absolument pas de tout ça : il chantait ses chants et faisait ses *sopladas*. Avant de mourir, il m'a dit : « *Est-ce que tu pourras transmettre cela à mes petits-enfants ?* » C'est pour cela aussi que je parle de transfert culturel parce que ce transfert doit aussi se faire dans l'autre sens. Il y a un certain nombre d'exemples ou des guérisseurs se rendent compte que les jeunes ne veulent plus apprendre ces techniques parce que c'est très exigeant, parce que c'est très long, parce qu'on ne gagne pas d'argent ainsi sauf si on se met dans les circuits du tourisme chamannique, car les guérisseurs ne faisaient pas du tout d'argent avec les médecines traditionnelles.

D'ailleurs la plupart des guérisseurs, ceux que j'ai rencontrés, ne se consacraient pas à la médecine traditionnelle : ils allaient cultiver et vivaient comme tout le monde, et en plus, le soir, ou le week-end si je peux parler ainsi, ils faisaient des soins, mais ils ne vivaient pas de cela.

Et puis aussi, l'un des problèmes est qu'à partir du moment où on pratique des médecines traditionnelles dans ce contexte ethnique amazonien, on est toujours suspect d'être un sorcier. Donc toutes les morts, toutes les maladies et les catastrophes qui vont arriver autour du village vont faire que le guérisseur va être suspecté de n'être pas seulement un guérisseur, mais peut-être aussi un sorcier. On est donc toujours soumis à la haine des autres, c'est ce qu'ils disent. Il me semble effectivement que c'est comme cela que cela se passe et pas uniquement dans les villages amazoniens, mais qu'il y a pas mal de projection ici aussi.

Les deux petits-fils d'Aquilino sont donc effectivement venus, il y en avait trois mais l'un d'eux est mort dans un accident de voiture et maintenant deux d'entre eux pratiquent la médecine traditionnelle. Ce n'est pas non plus très simple, mais le transfert culturel se fait aussi dans ce sens-là, c'est important de le dire.

Didier LACAZE, par exemple, est dans cette dynamique aussi, et nous sommes plusieurs, il faut citer le Docteur Hermann Suruaga, docteur colombien qui travaille avec la « *UMIYAC* » dont nous avons beaucoup parlé hier : Si le Docteur Suruaga n'était pas là, la « *UMIYAC* » n'existerait plus. Il a fallu qu'un occidental soit là aussi, très humble et très discret, pour dynamiser cette pratique. C'est à partir de cette expérience que je m'autorise à parler et beaucoup moins à partir de mes titres médicaux ou de mes références académiques.

Quarante guérisseurs à Takiwasi

Voyons donc quelles sont les conditions de la prise d'Ayahuasca en Amazonie pour voir d'où cela vient et qu'est-ce que l'on transfère exactement : l'ingestion d'Ayahuasca se fait, nous l'avons vu, selon une très grande diversité de méthodes et de moyens de préparation. Il y a une partition très simple au départ sur laquelle il y a une énorme élaboration ensuite. Nous avons vu dans le film hier soir cette session où il y avait quarante guérisseurs : aventure extraordinaire !

Notre idée était de vaincre les barrières entre guérisseurs car nous sommes face à un monde où il y a énormément de guerres, j'en parlerai plus loin. Notre idée d'occidentaux, quant à notre apport, était de

vaincre les barrières de guerre, chamanique ou intertribale, et d'essayer de créer un contexte d'union. Notre rêve secret était de réussir à mettre quarante guérisseurs dans la maloca, cette maison commune, et de faire une session ensemble. Le premier jour où ils se sont réunis, ils sont arrivés et ont demandé à prendre l'Ayahuasca de manière séparée mais en se regroupant malgré tout par nationalité ! Donc déjà ils se réunissaient. Déjà il y avait un besoin d'identification.

Il y avait deux groupes de péruviens, 1 groupe de colombiens, 5 sessions d'Ayahuasca simultanées à Takiwasi ce soir-là, parce qu'ils voulaient voir ou ils avaient mis les pieds ce soir-là, de quoi il s'agissait et quelles étaient les énergies en jeu : tous s'observaient.

Ensuite, il a fallu négocier pour faire la session suivante, celle que l'on a vu dans le film avec quarante guérisseurs et quinze patients. Les colombiens disaient : « *Nous, on veut un feu...* » Les péruviens disaient : « *non, nous on veut l'obscurité complète.* », « *Nous, on le prend allongés dans des hamacs...* », « *Nous, on le prend assis...* », « *Nous, on commence à huit heures...* », « *Non, nous, c'est à minuit.* », « *Non, il faut arrêter à une heure du latin.* », « *Non, il faut s'arrêter le matin* »... C'était très compliqué pour dégager un substrat commun à toutes les propositions et pour organiser une session commune.

On a réussi à négocier plus ou moins, ce qui a pris toute une journée et on a eu cette session.

Dans le début de cette session, on entend plein de voix parce qu'il s'agissait de quarante personnes qui se disaient que les autres peuvent être dangereux et qu'il vaut mieux essayer de contrôler cette session pour soi-même et puis en même temps avec autant de guérisseurs, ce serait difficile que quelqu'un se risque à faire des mauvais coups. Et puis au fur et à mesure que la session se déroulait, ils se rendaient compte que rien de dangereux n'allait se passer, donc ils ont commencé à s'apaiser, et là ont commencé les soins.

C'est pour ça que tous les patients étaient là car c'était très important et très impressionnant pour eux de voir tout ces chamanes et ils avaient envie de participer à cela, mais également parce qu'il est aussi important pour les guérisseurs d'avoir des patients à traiter. Ils ne font pas de session pour rien en général. Et puis aussi ils s'expriment à travers ces soins car c'est leur art. Ils ont donc soigné les patients et ils se sont traités aussi entre eux et c'était donc une grande première d'arriver à se concilier ainsi.

C'est une expérience qui est très ancienne évidemment, plusieurs milliers d'années probablement, les restes archéologiques remontent au moins à trois mille ans, cependant la prise d'Ayahuasca dans son contexte traditionnel reste une expérience rare : c'est quelque chose qu'il faut dire. Sauf pour les guérisseurs eux-mêmes qui peuvent la pratiquer selon une fréquence plus soutenue et encore il reste difficile de généraliser les pratiques personnelles des guérisseurs dans tout le bassin amazonien, d'une manière générale les gens prennent très peu l'Ayahuasca.

Le fossé entre les médecines traditionnelles et les attentes des occidentaux

Quand on parle avec les gens là-bas, ceux qui en ont pris, on réalise qu'ils en ont pris deux ou trois fois, dix fois est un maximum dans toute leur vie. La plupart n'en ont jamais pris. C'est important de le dire parce que nous, on est dans un contexte de consommation et on voudrait en prendre beaucoup parce qu'on a l'impression que plus on en prend plus on va voir des choses.

Ça, c'est vraiment un concept occidental. Pour eux, c'est vraiment quelque chose qui correspond à un besoin, quand on a vraiment une difficulté à résoudre, pour avoir une information très importante sur un mariage, sur un décès, sur l'explication d'une maladie très grave. Ce n'est pas pour eux quelque chose que l'on prend pour une sorte de développement personnel à long terme. C'est très loin de notre concept de prises d'Ayahuasca parfois très régulières comme dans les groupes du Santo Daime en particulier où là ça devient presque un mode de vie, une fois tous les quinze jours ou par semaine, ce qui ne correspond pas à la pratique traditionnelle indigène.

L'Ayahuasca n'est jamais quelque chose d'isolé : c'est très emblématique et symbolique et c'est pour cela que l'on en parle ici et que c'est le titre de ce congrès. Mais si vous faites une petite enquête auprès des gens en Amazonie vous allez très rapidement vous rendre compte qu'ils ne connaissent que peu ou pas l'Ayahuasca, parce qu'ils n'en ont pratiquement pas ou peu pris. Par contre ils ont presque tous eu recours à des diètes qui sont des phases d'isolement dans la forêt pendant lesquelles ils ont pris des plantes, d'autres plantes qui sont des plantes dites maîtresses, des plantes d'enseignement. Pendant ces périodes de diète, il faut ingérer ces plantes dans des conditions très rigoureuses d'isolement et selon des rituels de protection tout

aussi particuliers, sans sel, sans sucre, également dans une complète abstinence sexuelle, en bref dans un contexte extrêmement rigoureux... Ça par contre, c'est très fréquent.

Alors que dans la plupart de nos transferts qui se font à l'aide de l'Ayahuasca dans notre monde occidental, on laisse cela de côté, on ne fait pas de diète. On se prépare un peu avant et après les sessions d'Ayahuasca, mais s'isoler dans un coin pendant huit, dix, vingt jours, trente jours parfois plus longtemps comme dans la formation des guérisseurs ou ces diètes peuvent être très longues, chez nous, ça ne se voit pas ou ne se fait que très peu parce que ce n'est pas facile à faire, parce que nous sommes toujours pressés parce que nous voudrions toujours que tout soit vite fait.

La session d'Ayahuasca commence, ça dure trois, quatre ou cinq heures, c'est vif, c'est court et intense mais on a tout de suite le résultat. Ça, ça correspond à notre mentalité. Mais faire ce qui est long, dans la durée, dans la journée avec un *effort* dans le long terme, ce n'est pas vraiment dans nos habitudes occidentales et on le laisse de côté. Je pense que c'est une erreur fondamentale parce que l'apport de l'Ayahuasca ne peut jamais se faire réellement sans l'apport des diètes. Si vous regardez simplement l'Ayahuasca, c'est une liane, c'est une plante grimpante, c'est-à-dire une plante qui a besoin d'un support sans lequel elle va rester dans l'horizontalité, elle va s'étaler, elle ne se verticalise pas. Cela nous montre, d'une manière visuelle et symbolique au sens fort du mot, c'est-à-dire par une image qui est vraie à des niveaux de réalité différentes, que les énergies féminines de l'Ayahuasca ont besoin de se structurer autour d'un axe de verticalité masculin.

Si on enlève l'axe de verticalité, le support masculin, si on enlève la diète, on n'est que dans le féminin. À ce moment là, on reste dans l'horizontalité. C'est ce que l'on voit souvent dans notre tendance occidentale, on reste dans cette horizontalité, on collectionne les expériences, les prises d'Ayahuasca, les images et plus la collection est grande plus on est content, et c'est la collection de portes-clés car c'est à peu près de ce niveau là. Du douze treize ans. Au contraire il s'agit en fait de passer de l'état d'enfance où l'on se sent important parce que l'on accumule des choses, à une approche où on se défait, on se dépouille de toutes ces choses là en les structurant et en construisant dans la verticalité.

Donc il faut un axe de verticalité et sur différents plans :

Sur le plan physique avec plusieurs type de plantes, par exemple le tabac, plante masculine de verticalité par excellence, mais encore ne faut-il pas le fumer, là encore il faut savoir le prendre. Des axes de verticalité psychique aussi et c'est pourquoi en Amazonie vous ne verrez que très peu de femmes simplement prendre de l'Ayahuasca ou diriger en tout cas des sessions. Ce n'est pas un hasard ni une décision machiste, ça c'est encore une de nos interprétations, il y a des explications derrière tout cela.

La place des femmes dans les médecines traditionnelles amazoniennes

Dans le film d'hier, vous avez vu quarante guérisseurs en réunion et il y avait seulement une femme. Ma femme qui défend quand même le groupe des femmes m'avait dit :

« *C'est bien, tu invites des guérisseurs, 40, mais il n'y a pas une femme.* » Nous avons invité une femme, guérisseuse d'Iquitos, dont nous avons entendu parler et qui a accepté de venir mais qui s'est fait expulser à la fin du séjour par l'ensemble des guérisseurs. Pas parce qu'elle était une femme. Parce qu'elle avait fait et dit des choses incompatibles avec le contexte local : elle, métis, avait d'abord dit que les indigènes ne savaient pas grand chose et qu'il fallait vraiment que ce soit les métis qui prennent cela en main. Très insultant pour les quarante indigènes devant elle.

Ensuite dans cette session où il y avait quarante personnes, elle n'était pas venue. Cela n'a pas été apprécié du tout par l'ensemble du groupe. Ma femme Rosa, qui est très féministe dans le bon sens du terme, très féminine je dirais plutôt, m'a dit que effectivement là, il y avait un problème. Il faut insister là sur le fait que l'Ayahuasca est une plante féminine et pour les femmes qui veulent travailler avec, il faut un apport de masculinité, soit qu'elle soit donnée par un homme, soit qu'elle soit équilibrée par d'autres plantes ou des techniques qui constituent un apport suffisant de masculinité.

Les guérisseurs disent tous qu'il faut se méfier, parce que les femmes, quand elles en prennent, elles rentrent très vite dans la connaissance de l'Ayahuasca parce que c'est leur univers, mais elles se tordent d'autant plus vite, c'est-à-dire qu'elles deviennent des sorcières.

Du féminin plus du féminin, ça fait du féminin au carré et ça c'est dangereux parce qu'il n'y a pas d'équilibre du côté masculin et on retombe dans les pouvoirs du patriarcat dont les groupes traditionnels se méfient beaucoup parce qu'on revient toujours à ce besoin, cette nécessité de sortir des mères.

Ce n'est pas parce que les mères sont mauvaises, mais parce qu'il y a un temps pour tout et il y a un passage qui doit se faire vers les fonctions masculines, les fonctions du père. Aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Nous parlons de fonction. Il faut replacer ce discours dans un contexte ou le rôle féminin/masculin n'est pas le même dans les sociétés traditionnelles que celui de nos sociétés. Ça nous pose beaucoup de problèmes et il y a beaucoup de malentendus. On pourrait citer des quantités d'anecdotes, une par exemple :

Dans un congrès avec des chamanes et des guérisseurs au Mexique, un chamane était monté sur scène pour répondre à des questions de l'auditoire. Il y a une sorte d'adulation des jeunes indigènes, métis disons, plutôt mexicains qui veulent récupérer leurs traditions et qui s'identifient totalement aux indigènes alors qu'ils sont eux-mêmes très occidentalisés. Ils posaient des questions, demandaient au chamane comment cela se passe dans son contexte traditionnel... Un d'entre eux demande au chamane qu'elle est la différence entre un homme et une femme dans sa culture traditionnelle ?

Le chamane lui répond : « *vous avez quel âge monsieur ?* »

- *Quarante cinq ans.* » répond-il

Le chamane lui dit alors : « *Et vous ne savez pas encore faire la différence entre un homme et une femme ?* »

Ca, c'est une réponse typique qui nous ramène à des évidences simples, des choses très claires que l'on devrait toutes savoir, que l'on sait toutes. Mais on élabore plutôt que de revenir à des vérités essentielles.

Pourquoi prendre de l'Ayahuasca ? La manifestation du symbole et le diablem

Je ne veux pas devenir embêtant, je sais un certain nombre de choses qui mériteraient chacune tout un développement : il n'y a aucune session d'Ayahuasca qui se fasse dans un contexte traditionnel sans une intentionnalité claire au départ. On ne prend pas de l'Ayahuasca comme ça, pour voir ce qui va se passer, juste pour peut-être voir des images.

On prend l'Ayahuasca pour quelque chose. Toujours. Pour quelque chose de clairement défini au départ. Prendre de l'Ayahuasca par simple curiosité est déjà une transgression en soi. Ça n'existe jamais. Je ne l'ai jamais vu dans le monde traditionnel. On fait ça pour guérir quelqu'un, ou parce qu'il y a une question précise qui se pose, mais pas pour voir ce qui pourrait bien se passer.

Il s'agit d'un acte rituel qui doit nous mettre en contact éventuellement avec ce monde autre, et dans cette ritualité il est essentiel qu'il y ait une intentionnalité claire qui soit posée au départ. Et cette intentionnalité va structurer, va organiser cette information ultérieure qui va apparaître. On l'expérimente très souvent par l'obtention de réponses qui vont dans le sens de notre intention de départ, ou qui vont dans le sens d'une révision de notre intentionnalité.

Parfois la session d'Ayahuasca va nous permettre de prendre conscience que la question était complètement inadéquate, que ce n'était pas la bonne priorité. On a toujours des réponses quand les questions sont posées clairement et cela ne se fait jamais dans un contexte purement ludique, purement festif et jouissif. L'intentionnalité est fondamentale, aussi bien de la part de celui ou celle qui assiste que du thérapeute, de celui qui dirige, du guérisseur.

L'intentionnalité du guérisseur est fondamentale dans sa préparation, sa pratique de l'Ayahuasca parce que c'est ce qui va créer une injonction, un sur-ordre qui va donner une cohérence à la session. Quoiqu'il se passe durant la session, le chamane crée un sur ordre et va tout rattraper à l'intérieur de sa personnalité, à l'intérieur de ses énergies, à l'intérieur de son corps.

Pour le dire d'une manière synthétique donc forcément un peu simpliste mais on va accepter la relativité du vocabulaire, le chamane va simplement contrôler son corps. Tout se passe dans son corps, et tant qu'il contrôle son corps, il contrôle tout ce qui se passe, tout le reste de l'assemblée, toutes les personnes qui assistent à la session. Cela signifie qu'il faut qu'il connaisse parfaitement son corps. Son corps mais pas son corps uniquement physique. Cela va un peu au delà de ce que nous appelons le corps physique. Dans le concept amazonien, le corps n'est pas que physique, c'est un complexe énergéto-physique, là encore nos

mots sont imprécis, c'est cet ensemble-là qui est ainsi nommé et est donc lié à une forme et à une incarnation, une présence ici et maintenant qui est fondamentale puisque c'est le lieu de notre existence. Le corps est notre seul et unique capital depuis la naissance jusqu'à la mort.

Et même un peu plus loin.

C'est donc avec cela qu'il faut travailler. Cela s'inscrit avec une intentionnalité et dans un cadre rituel. Si on est psychothérapeute, on va parler de système d'intégration et de contention de ce qui se joue dans les sessions : ce cadre permet plus simplement que tout ce qui se passe dans la session d'Ayahuasca puisse être cohérent. Nous avons malheureusement perdu la notion de ce qu'est la symbolique, donc les rituels. Notre conception occidentale du symbole est une conception virtuelle, c'est juste une image.

Dans mon expérience, le symbole n'est pas une image virtuelle, c'est une chose opératoire, c'est un geste une image qui sert d'interface entre les mondes, entre ce monde-ci et le monde autre. C'est quelque chose qui est cohérent et sensible dans ce monde-ci puisque c'est lisible, on peut le voir, on peut le toucher, on peut l'entendre, mais ça a un sens structuré par rapport au monde autre qui est le monde des formes et des idées, platoniciennes si vous voulez, le monde des archétypes. Et c'est ce monde autre qui est structurant par rapport à ce monde-ci où nous vivons, à notre réalité et ses manifestations. Avec l'Ayahuasca, nous avons la grande prétention, ce qui je crois en même temps est un devoir, de rentrer dans ce monde du *Numen*, qui construit, qui donne forme à ce monde de la manifestation, à ce monde des phénomènes.

C'est une tentative extrêmement osée, on peut se demander si elle est justifiée et je pense qu'elle est légitime, je pense même en surplus que c'est même la finalité humaine. C'est de retrouver en quoi la manifestation elle-même nous parle, nous dit elle-même quelque chose sur nos origines, sur ce monde des formes d'où nous promenons. Notre nature humaine, le sens de notre vie, le sens de la vie ne peuvent être trouvés qu'à travers cette manifestation de notre corps qui est notre présence ici et maintenant, notre corps qui manifeste cette réalité là, là-bas. Notre corps dans cette réalité n'est pas simplement un morceau de barbaque, c'est un temple. Je renvoie à ce que disait Benny Shannon hier soir à propos des temples qui apparaissent dans les visions : le corps est la même structure que le temple ou inversement. On retrouve dans le corps une existence de sacralité, une sacralité manifestée. Le corps est une image, une représentation de ce qu'est notre nature humaine et puisque l'on parle du monde autre, de notre nature divine manifestée ici, ou en tout cas des potentialités de cette nature-là.

Quand on rentre dans un temple, une église, quand on s'approche d'un lieu sacré, d'un menhir, on ne doit pas y aller comme ça, on ne rentre pas dedans comme dans un saloon en donnant un coup de pied dans la porte, parce qu'on sait, intuitivement, que tout ce qui est dans l'ordre de la sacralité est dangereux. Dangereux parce qu'on pourrait s'approcher de ce monde du *Numen* sans être préparé. On voit que les énergies sont terribles dans tous les textes sacrés, dans la Bible, car chaque fois qu'un personnage a une vision, qu'un ange s'approche de lui, le personnage tombe à terre, est très effrayé, tremble de peur. L'ange doit lui dire de ne pas s'inquiéter, de se relever, que ça va, que c'est cool, qu'il ne se passera rien.

Mais la première réaction face au sacré, c'est la crainte, on est terrorisé d'abord. Bien des personnes ont vécu cela dans des sessions d'Ayahuasca ou dans d'autres expériences, on peut se sentir presque désintégré par l'approche du sacré, comme si on allait partir en petits morceaux : on peut donc se sentir pratiquement insignifiant, et effectivement, on l'est si on n'intègre pas cette notion du sacré qui donne le signifiant, qui précisément donne sens à ce que l'on est. Donc s'approcher du sacré, ça demande un grand respect, on doit frapper à la porte et on demande si on peut rentrer, c'est ce que l'on fait habituellement quand on visite quelqu'un, c'est un rituel. Et si il est répondu : « *D'accord, tu peux rentrer* », alors on peut entrer. Si la réponse est négative, alors on attend. « *Tu n'es pas prêt, va te laver d'abord, Yawar panga* ,(plante purgative amazonienne), *prends ton seau, tu purges et tu reviendras la prochaine fois !* »

Il faut se nettoyer, se préparer un minimum, car si le processus de purification n'est jamais terminé, il y a un besoin de se préparer, de se présenter, de demander la permission. Cela se fait dans un cadre d'humilité par rapport à quelque chose qu'on sent bien que l'on ne maîtrise pas, qui nous dépasse, qui nous transcende. L'approche symbolique, c'est cela : trouver cette porte, ce sas qu'est le rituel qui va nous permettre d'entrer dans ce monde autre, mais aussi d'en revenir.

Et surtout d'en revenir.

C'est ce qui se passe avec la toxicomanie : dès que l'on se shoote avec quelque chose, on se retrouve dans

le monde autre. Ça ne demande pas longtemps, c'est rapide. Mais que fait-on quand on se retrouve de l'autre côté ? Si on est en contact avec des puissances psychiques ou des entités transcendantes, que fait-on ? Je ne sais comment appeler tout cela, car on est là à la frontière des vocabulaires de la psychologie et de la métaphysique. On est un petit peu gêné, mais je crois que l'on se comprend: le symbole réunit les sens mais l'absence de symbole, c'est le « diabolos », c'est la division, c'est le diable.

Des que l'on va perdre les sens, c'est-à-dire la notion du symbole, c'est-à-dire en quoi cette manifestation ici et dans ce monde nous donne à entendre et nous donne à voir ce qui se passe de l'autre côté, c'est-à-dire la dimension du sacré, dès que l'on perd cela, on se retrouve dans la division car on a séparé les choses. On est dans le «*díabolem*», on a séparé les signifiants, les sens et c'est la diabolisation. C'est ça le diable. Quand on fait des sessions d'Ayahuasca, on risque de rencontrer les dieux et on risque aussi de rencontrer les démons : il faut donc prendre des précautions parce que ces petites bêtes-là, ou grosses parfois, elles sont méchantes. Il est nécessaire donc d'avoir un cadre de contention. On peut interpréter ces formes que j'appelle démoniaques aux niveaux psychique, physique et spirituel. Ca existe à tous les niveaux.

Les gens d'Amazonie avaient situé leur pratique dans un contexte, une cosmovision, qui était là et qui décrivait ce monde autre, avec des mots, un vocabulaire, avec des lieux... C'était très organisé. Dans les sociétés traditionnelles, les groupes ethniques, les régulations rituelles sont extrêmement rigoureuses.

La rigueur au centre de la session d'Ayahuasca

Quand on voit qu'en France des sessions d'Ayahuasca sont organisées avec un rituel vite fait, on met une bougie, ça fait rituel une bougie, on met les Pink Floyd, un petit peu d'encens, et puis voilà, ça devrait être beau : c'est d'une absurdité totale. Le rituel, c'est une technique, c'est une technologie, c'est extrêmement rigoureux. Ça ne s'invente pas. On ne peut choisir de faire tel ou tel rituel. Ce qu'on peut c'est connaître la partition, la structure de base du rituel d'après laquelle ensuite chacun peut apporter sa touche, sa couleur, comme dans la relation personnelle on a une partition selon l'instrument que l'on joue et selon la personnalité, il y a des modulations évidemment mais qui restent fidèles à la mélodie: l'essence du rituel lui-même n'est pas de l'ordre de l'invention ou de la création esthétique.

D'ailleurs certains guérisseurs dans leur rituel ne sont pas esthétiques : il y en a qui chantent très mal. Ce n'est pas très beau quand on les écoute mais quand on est sous Ayahuasca, c'est autre chose. Ce n'est pas d'un ordre esthétique : ça appartient à la rigueur structurelle du monde des formes qui nous dépasse et nous renvoie à nos structures physiques, psychiques. En principe tout le monde est d'accord à propos des lois physiques, la gravité en principe et par exemple fait tomber, c'est inclus dans nos circonstances psychiques. Il y a aussi des lois métaphysiques, spirituelles, existentielles, je ne sais comment les appeler. L'arbre a ses racines en bas et ses feuilles en haut, c'est comme ça que ça nous plaise ou que ça ne nous plaise pas, ce n'est pas une question de goût ou d'appétence ou de sympathie. C'est la question de la vérité et de ce qui est juste. Dans le monde spirituel, c'est la même chose, il y a des lois. Que ça nous plaise ou que ça nous plaise pas, ça n'a aucune importance : ce n'est pas de l'ordre du goût, de l'envie ou du plaisir.

Un des passages de l'enfance à l'adolescence ou de la sortie de la toxicomanie pour s'en guérir est de sortir du simple désir, de la référence au désir ou au plaisir pour rentrer dans l'ordre de la justesse et de la vérité. Tant qu'un patient, ou nous même, négocions «*je ne vais pas faire ça : je ne le sens pas, ça ne me parle pas, ça n'est pas mon truc, etc.* », nous restons dans l'ordre du plaisir, «*Non, la glace à la fraise, je n'aime pas, je n'en prends pas...* » La question à poser à un patient ou à nous poser à nous même, même si ce n'est pas facile du tout, est : «*Est-ce que ce que je fais est juste ? Qu'est-ce qui est juste ou pas ?* » Raphaël le disait dans le film *L'autre jour*. Il avait une vision et il entendait : «*Voilà ce qui est bon pour toi.* » Et il parlait de ce qui est vraiment bon pour lui, de ce qui est juste pour lui. Il s'agit de conviction. Il s'agit pas de ce qui est bon par rapport à son goût ou à la société. Un certain nombre de personnes qui viennent à Takiwasi disent : «*Bon, c'est bien mais il y a beaucoup de règles, il faut vomir, il faut faire ci et pas ça, il y a beaucoup d'interdits... on préfère aller voir chez les guérisseurs...* »

Nous, à Takiwasi, nous faisons quinze jours de post-diète après des sessions d'Ayahuasca : pas de sucre, pas de relation sexuelle... ils trouvent que c'est long. Et ils vont voir d'autres guérisseurs, par exemple Guillermo Jadama pour faire des sessions ou des diètes avec lui, Guillermo qui va leur dire à la fin qu'ils doivent faire une diète sexuelle d'au moins trois mois... Il leur en met une couche encore plus importante que

nous. C'est très rigoureux, et plus exigeant que nous le pensons. Ce monde des guérisseurs et de la médecine traditionnelle est un monde très pragmatique.

Un des exemples parmi les plus fréquents concerne le fait que les femmes ne peuvent pas prendre l'Ayahuasca quand elles ont leurs règles. On peut lire des textes et des interprétations psychanalytiques, sociologiques sur le rôle de la femme, sur la question du désir, et sa frustration, et c'est très compliqué. Mais en fait ça n'est pas compliqué du tout : Quand une femme a ses règles, la mayonnaise ne monte pas. Parce que son corps énergétique change. Parce qu'elle est dans une phase d'élimination et de nettoyage énergétique. Les règles d'une femme sont une phase de nettoyage énergétique, pendant laquelle le corps a une émanation physiologique parce qu'il n'y a pas eu de nidation et de grossesse, et cela touche à une énergie fondamentale parce que le sang est l'essence de la vie dans le corps humain. C'est un nettoyage qui va toucher l'essence de la femme. C'est une chance extraordinaire que les femmes soient touchées par ce mécanisme, une chance que les hommes n'ont pas. C'est sûrement une des raisons par laquelle les femmes vivent un peu plus longtemps que les hommes, parce qu'elles bénéficient de cette régulation extraordinaire.

On peut expérimenter et vérifier.

Ça m'est arrivé plusieurs fois : exemple typique de la jeune fille qui a ses règles et qui se dit que c'est un truc machiste, et vient participer à une session sans rien dire. C'est l'horreur absolue. C'est le bad trip assuré pour tout le monde. Epouvantable. Même si aucun participant ne le sait d'avance. J'ai vécu ce genre de situation et là il vaut mieux savoir comment faire. Si cela se passe dans une session improvisée dans un appartement lyonnais, cela se termine à l'hôpital psychiatrique pour tous les participants. La perturbation est majeure.

Tout ce que disent les guérisseurs a ainsi un fondement pragmatique. Ce ne sont pas des refoulés sexuels, au contraire, ils en font même un peu trop parfois. Il y a toujours une expérience antécédente à une règle comme celle-là: c'est nous qui projetons notre pensée magico religieuse, prélogique occidentale, c'est nous qui sommes dans le magico religieux en réfutant cela.

Quel est le but de l'Ayahuasca dans le contexte traditionnel ?

C'est d'abord la purification. Il faut d'abord se purifier. Si on est purifié, si on s'est nettoyé, on peut plus facilement entrer en contact avec le monde autre, avec l'aide de l'Ayahuasca, mais ce n'est pas le seul moyen. On est toujours en possibilité de contact, ne serait-ce que la nuit quand on rêve ou dans tous les états de conscience modifiée naturellement, comme la relation sexuelle et l'orgasme, les grandes fatigues, le jeûne, au moment de certaines grandes maladies.

Il y a beaucoup de moments pendant lesquels on est dans une potentialité de rentrée dans un état de conscience modifiée, en contact avec ce monde autre. Et les gens là-bas, au Pérou comme dans les sociétés traditionnelles, rentrent très facilement en relation avec le monde autre. Ma femme qui est médecin et qui a une concession de médecine générale là-bas, voit très souvent des indiens qui vivent dans des petits villages, qui viennent la voir et qui ont eu un rêve qui leur a indiqué le traitement et la plante qu'il faut prendre pour soigner telle ou telle maladie. Et ils font l'expérience de la plante et ils guérissent. Ils ne connaissaient pas cette plante avant et par le rêve, ils se retrouvent avec la posologie dans tous ses détails. On voit cela chaque semaine. Ce n'est pas une rareté. Les gens rêvent régulièrement de leur traitement.

Dans le livre d'un ministre de la santé en Equateur qui a écrit son livre sur l'Ayahuasca sans en avoir jamais pris comme beaucoup de gens d'ailleurs qui se permettent d'écrire sur ce sujet, vous lirez : « *Ah les pauvres indiens qui vivaient en Amazonie, qui étaient très pauvres et qui crevaient de faim sans rien à manger, ils prenaient des feuilles au hasard parmi les plantes, et ils mâchaient ça, et tout d'un coup ils mâchaient de l'Ayahuasca et ils découvraient que c'était génial.* »

C'est une absurdité complète ! D'abord pourquoi les indiens sont-ils toujours vus comme s'ils crevaient de faim ? Sûrement parce que si nous étions perdus dans la forêt nous crèverions de faim. Ensuite, comme nous l'a dit Jace Callaway hier dans son explication, l'Ayahuasca est une préparation hautement sophistiquée dont on n'a pas encore fini de tout comprendre. Cette élaboration ne vient pas d'eux. C'est inspiré: ils sont informés. Dans le livre de Bruce Lamb, le guérisseur Manuel Cordoba Rios raconte que quand il se promène le long des rivières à la recherche d'Ayahuasca sauvage, il l'entend, elle l'appelle et lui dit où et à quelle distance il va la trouver. Ce sont des choses communes en Amazonie dont les gens parlent couramment, on

peut les croire : en vingt cinq ans, j'ai pu vérifier un certain nombre de choses de ce genre.

Cette relation avec le monde autre est fréquente, voire permanente. Il s'agit donc de se purifier et dans les rituels, au travers la purification, on rétablit l'harmonie. La pensée fondamentale des groupes tribaux est une pensée d'harmonisation et est fondée sur l'horizon culturel de la justice. Je m'arrête un instant sur ce propos. Il y a tant à dire : Quand vous êtes dans une tribu A et qu'en face vous avez une tribu B, votre univers de référence reste la tribu A. Pour moi, chamane de la tribu A, l'ennemi est le chamane de la tribu B. Parce que c'est lui qui va essayer de faire des mauvais coups pour kidnapper les femmes de ma tribu, et moi en retour, je peux projeter sur le groupe d'en face toute mon agressivité, toute la colère et la haine dont je suis l'objet comme tout être humain. Et vice-versa.

Donc on peut projeter son ombre. Sur l'autre, l'ennemi, sur la tribu d'en face et ce faisant c'est bien parce que je protège mon groupe. Dans un univers tribal, donc fractionné, qui fonctionne en groupes, en clans, et qui donc n'est pas l'universalisation occidentale, on peut projeter cela vers l'extérieur et c'est bien, c'est justifié, c'est légitime. Ça, c'est l'horizon culturel de la justice. On doit être en équilibre avec les autres donc on va faire les mêmes choses, on va kidnapper leurs femmes... Ils nous enlèvent les nôtres et au bout d'un certain temps un certain mélange se fait, mais le but est toujours de rétablir l'équilibre. Autre exemple, si vous allez voir une personne importante en Amazonie, un chef par exemple, vous avez intérêt à faire attention au cadeau que vous allez lui faire. Si vous lui faites un cadeau trop important qu'il ne peut pas vous rendre, vous créez un déséquilibre et cela équivaut à une déclaration de guerre. Vous créez ce déséquilibre volontairement, vous l'humiliez. Vous dites à l'autre que vous êtes plus fort que lui et qu'il ne peut rien faire. C'est la guerre. Toute la pensée amazonienne, fondée sur ce mode tribal, est la pensée d'un monde guerrier, mais cette pensée est justifiée, elle cherche l'équilibre. Cela fonctionne mais est-ce que nous devons rester là-dedans ?

De la justice à l'amour

Un des grands problèmes du transfert est que nous sommes dans l'horizon culturel de l'amour : j'entends par horizon culturel, cet idéal dans lequel nous ne sommes loin d'être installés et que nous n'avons pas atteint. Mais c'est malgré tout présent en nous et dans notre monde d'universalité, nous savons que ce n'est pas bien quand même de ne pas aimer les noirs, de ne pas aimer les autres, le petit et le gros. On ne dit pas publiquement que l'on aime pas les autres, on ne l'ose pas, encore que cela ne soit pas certain dans nos générations actuelles de jeunes.

Notre référence est l'universalisation où nous ne pouvons plus projeter sur les autres, normalement. Si on ne peut plus projeter son ombre sur les autres, on se débrouille avec son ombre par soi-même et l'ennemi n'est donc plus en face, il est en nous. C'est un grand concept occidental : nous sommes notre propre ennemi, nous portons en nous notre plus grand ennemi qu'il faut donc contrôler, ou apprendre à contrôler. Quel que soit ce qui nous arrive dans le monde extérieur, on a à gérer cela mais pas comme une agression extérieure, mais comme quelque chose qui vient de nous, nous appelle et nous demande de progresser. C'est la naissance de l'individu. Dans les groupes ethniques, ce qui prime au contraire c'est la structure collective. Si il faut sacrifier un individu pour le groupe, cela ne pose pas beaucoup de questions. Par contre, il est inscrit jusque dans nos constitutions occidentales que l'individu est la fin suprême de la société. C'est tout cela qui rend le transfert délicat.

Si on transfère *stricto sensu* tout ce qui se passe de ce monde de la justice dans un monde de l'amour, nous nous retrouvons avec un problème énorme. Que devient l'ombre dans ce cas là ? Elle passe ou ?

Les indigènes projettent sur les occidentaux leurs manières de voir les choses et nous faisons l'inverse. Le bon sauvage ? J'entends ces histoires à propos indiens qui vivent dans une harmonie fantastique avec la nature, équilibrés avec les arbres et l'eau... Mais ce n'est pas cela du tout. Les gens qui vivent dans ces groupes ethniques le savent très bien. Les guerres sont permanentes et il y a beaucoup de peurs dans ces mondes là. Il faut donc se battre avec le plus d'armes possible, qu'il faut accumuler. Plus on a de trucs et de connaissances, plus on a pris des plantes, plus on dispose de techniques chamaniques, mieux c'est pour pouvoir faire face au guérisseur d'en face. Et dans ce cas là, il est justifié d'agresser l'autre.

Et cette justice ne s'exprime pas seulement entre les hommes mais aussi avec la nature : si on va chasser et que l'on tue du gibier, on détruit un équilibre qu'il faut rétablir en demandant la permission préalable pour

compenser au plan sacré ou spirituel ce qui va être pris au plan physique. Ceci avec tout autre, avec la nature, avec le divin et avec les autres. Quand on présente à Salomon les deux femmes, les deux mères qui disent chacune que cet enfant est le leur, dans sa grande sagesse puisqu'il est déjà sage, il dit que c'est simple, qu'il faut couper l'enfant en deux pour que chacune en ait la moitié. Il va à l'extrême de la justice. Il fait cela car il sait dans sa sagesse, que l'amour est transcendant et que la vraie mère va préférer donner son enfant à l'autre femme. Salomon, reconnaissant ainsi l'amour de la vraie mère, rétablit la justice et lui rend son enfant.

L'amour transcende la justice et ne l'annule pas même si dans un premier temps il a l'air de l'annuler. L'amour a l'air d'être inné. Ce n'est pas juste dans un premier temps : pour une baffe reçue, il ne faut pas la rendre. Ce n'est pas normal, dans un premier temps. Dans un second temps, la justice se rétablit toujours. Nous sommes à une époque où la question se pose de créer un nouvel horizon culturel, un nouvel horizon mythique puisqu'on en parlait hier. Je pense, mais c'est une opinion personnelle, que ce nouvel horizon mythique a à voir avec la liberté. On est en train de tâtonner. Pour découvrir le mythe de l'amour, on a tâtonné.

Amour, liberté, vocation

Il y a eu le mythe de l'amour grec, par exemple. Là, maintenant, on est en train de tâtonner par rapport à la liberté. Dans cette quête de la liberté, comme pour l'amour, on croit transitoirement que la liberté annule l'amour, parce que, pleinement dans l'amour, on se croit complètement prisonnier. On se rappelle quand même que les mystiques se disaient, tous, esclaves du maître, de Dieu. Est-ce qu'on a envie d'être esclave ? Ces gens-la sont-ils libres ou prisonniers ? Et pourtant se livrer totalement, c'est être libre. C'est la même racine.

Mais à quoi se livrer ? Si on se livre à l'autre, à son pouvoir et à sa domination qui nous écrase, on ne se sent pas libre. Mais si on se livre à ce qui nous habite et qui est notre aspiration profonde, alors on est pleinement libre. C'est-à-dire que la liberté n'est pas dans le choix multiple : la liberté, c'est quand on n'a plus le choix. Si toutes les femmes vous attirent, vous n'êtes pas libre parce que c'est épuisant et il faut sans arrêt passer de l'une à la suivante, il y en a plusieurs en même temps... Mais si vous avez trouvé l'unique pour vous, les autres ne vous intéressent plus du tout. Dans celle-là, vous allez trouver toutes les autres. Vous êtes livré complètement à cette personne, vous êtes prisonnier ou prisonnière de cet autre. Et vous êtes pleinement libre.

On cherche tous cela : l'amour unique, le grand amour ! Si on a trouvé sa vocation professionnelle, et qu'on ne peut faire autre chose que d'écrire ou d'autre chose que faire de la musique ou que de soigner, que d'enseigner, parce que si on ne fait pas cela, on est pas bien, alors livrons-nous entièrement à notre inspiration si elle est vraie et on trouve notre liberté. Ça n'est pas intéressant du tout de ne faire que du jardinage si on a une inspiration de musicien. Et vice-versa. La quête de la vocation, la quête de ce dont on est porteur, la quête du sens de notre vie est ce qui nous donne notre liberté. Au fur et à mesure que l'on progresse vers le sens de cette vocation, vers ce qui nous appelle ou nous habite, vers ce dont on est porteur et qui doit s'épanouir en nous, les possibles se réduisent de plus en plus.

Cela suppose un minimum de connaissance, de sortir de l'ignorance : si vous arrivez à une bifurcation avec un choix de direction à faire, et que vous n'avez aucune indication, aucun panneau, et que vous ne savez pas où vous allez, êtes-vous libre ? Pas du tout. Vous êtes livré au hasard. Si à la bifurcation, un côté est marqué comme menant à l'abîme et l'autre à la réalisation, dans les hauteurs ou l'épanouissement, vous choisissez. Vous êtes même libre d'aller vers l'abîme. La connaissance rend libre. Il faut connaître et plus on connaît moins on a de latitude pour faire n'importe quoi. On peut tout faire mais pas n'importe comment.

C'est ainsi que je comprends la liberté: c'est la réalisation pleine de sa vocation qui ne peut être que de l'ordre de l'épanouissement spirituel, c'est-à-dire qu'elle ne peut se trouver que dans les manifestations de l'air, les éléments d'air. C'est pour cela que nous sommes dans le « *liber* », dans le verseau, c'est-à-dire un signe d'air. La liberté ne peut être que spirituelle, or nous qui sommes des matérialistes, nous avons la tentation de revenir un peu en arrière, c'est-à-dire à l'ère du capricorne et d'être dans la « *caper* », dans la matière, dans le caprice.

Et notre liberté, c'est de faire tout ce que je veux, voir tous les films que je peux, lire tous les livres que je

peux, rencontrer toutes les femmes que je peux et bouffer toutes les glaces que je peux. La liberté serait d'accumuler le plus possible et de s'en remplir le plus possible et on retrouve la typiquement le symptôme toxicomane de notre société. De quel transfert s'agit-il ?

Le risque du quiproquo et la nécessité d'une médiation

Dans le monde traditionnel, les indiens vont donc concevoir les informations de l'Ayahuasca comme provenant essentiellement de l'extériorité parce qu'ils ne sont pas dans le sujet. Ils ne fonctionnent pas selon le mode de l'individu, de l'individuation, de la différenciation individuelle. Cela fonctionne dans la différenciation collective de la tribu, du groupe : *« Tout ce qui vient n'est pas une information sur le type qui est la derrière moi, l'ombre, l'ennemi, l'autre, celui que je ne connais pas, l'inconscient, il est sur l'extérieur et ça ne peut venir que de l'extérieur. Si il y a quelque chose de négatif, c'est qu'on m'attaque. C'est qu'il y a de la guerre. D'où cela vient ? Il faut que je me défende. Alors je sors les armes et je tire, Pan, pan ! »* L'Amazonie est un champ de tir et on voit des gens qui vont en Amazonie avec leur sac à dos pour prendre de l'Ayahuasca, pour faire du travail d'évolution personnelle avec un grand maître assis en fleur de lotus qui en fait est un guerrier et ainsi ils se mettent au milieu d'un champ de tir. Et ils prennent des balles perdues.

Je dis cela de manière humoristique mais c'est souvent dramatique. à Takiwasi, on voit régulièrement des gens qui arrivent après avoir pris de l'Ayahuasca avec Dupont, Durand ou Machin et qui ne se sentent pas bien du tout. Ils ont pris de ces balles perdues. Ce n'est pas une critique des indigènes, comprenez moi bien. Je décris des mécanismes très équilibrés dans leur univers. Mais le problème est que nous sommes dans une transition et là, ça ne va plus. Si le sujet n'est pas là, cela pose problème. Ce n'est pas autant coupé au couteau que je le décris, mais par exemple, certains guérisseurs disent maintenant qu'il ne faut pas se laisser dominer par l'Ayahuasca ou dominer l'Ayahuasca.

On pourrait comprendre qu'il ne faut pas se laisser aller, après avoir entendu le contraire ou qu'il fallait se relaxer. Ce qu'ils veulent dire, ce que cela veut dire, c'est qu'il faut être là, tout le temps. Il faut être sujet de son expérience. Parce que si on ne va pas vers la différenciation, on va dans l'autre sens, on va vers l'indifférencié. La mise en forme du protocole, du rituel, est une façon de se laisser aller sans se laisser aller. Je remets mon contrôle, je cède mon contrôle à quelqu'un, à un homme qui est un guérisseur. *« Ah bon ? Mais ça, c'est le guru garanti ! »* Ça peut être ça ! Sauf si le guérisseur est honnête évidemment et sauf si vous, vous n'investissez pas, si vous n'idolâtrez pas le guérisseur. Vous déposez ce contrôle entre ses mains parce que vous avez confiance, non pas en lui, comme Dupont, Durand ou José ou Pablo, mais en tant que représentant et manifestation de ce monde autre en lequel vous avez foi.

C'est cela que ça veut dire. Il y a la foi et la croyance. Une part de vous a confiance dans la vie. C'est pour ça que l'on peut faire des expériences très bien et très riches même éventuellement avec des guérisseurs tordus. Bien sûr, il ne faut pas aller rechercher ceux-là. L'intentionnalité du sujet va primer dans les critères et les éléments à prendre en compte. Comme occidentaux, nous sommes dans une demande, une quête intérieure, une évolution personnelle, une recherche ou travail sur soi comme on en entend parler abondamment alors qu'il s'agit pour eux d'une recherche extérieure. Voyez le quiproquo permanent qu'il va y avoir avec les indigènes. Ce langage, ces structures et concepts différents demandent à cette interface des gens qui fassent la traduction. Je crois que cela est notre fonction, à quelques uns d'entre nous, pas que des occidentaux mais aussi des indigènes. Actuellement, nous avons au centre, un des leaders de la tribu « aguaruna », un indien, indigène donc, très intelligent et brillant qui a été sélectionné pour suivre des formations à propos du droit indigène, du droit humanitaire à Genève ou il est allé. Sorti de son univers, il s'est baladé en Suisse, est allé à des conférences et il a commencé à tomber dans un alcoolisme mondain.

Il est tombé dans notre drogue.

Vous comprenez l'intérêt du transfert dans ce cas : Un leader indigène Aguaruna qui n'a jamais pris d'Ayahuasca vient de Suisse à Takiwasi pour qu'un français lui donne de l'Ayahuasca ! C'est très intéressant car à travers cela, il ne va pas devenir plus français ou plus occidental, il va sans doute mieux nous connaître, mais c'est surtout lui-même qu'il va mieux connaître. Ce dont il se rend compte d'ailleurs actuellement, c'est que là il y a une potentialité thérapeutique extraordinaire qu'il est en train de signifier par lui-même, et lui en tant que responsable de ces communautés avec beaucoup de jeunes et beaucoup de projets et de formations, il est déjà en train déjà de voir comment il va pouvoir revaloriser et récupérer ces médecines traditionnelles

pour initier les jeunes. Il se rend compte que c'est cela qui manque. Les jeunes ne sont plus initiés.

Il y a donc beaucoup de facettes et de problèmes dans ce transfert. D'ailleurs il faut préciser que si on ne parle que d'un transfert de substance, on a déjà tout faux : *C'est-à-dire quand on prend l'Ayahuasca, et qu'on ne prend que la substance !*

Ne pas en rester à la substance « Ayahuasca ». C'est à un transfert des usages qu'il faut s'atteler.

C'est le grand problème de la vague de toxicomanie, née dans les années soixante avec une croissance exponentielle à partir du moment où des gens comme Timothy Leary et ceux qui l'accompagnaient vont faire des expériences et en parler. On peut citer aussi Michael Harner qui était allé à Pucallpa au Pérou mais aussi en Equateur pour prendre des plantes, comme un certain nombre d'Américains qui sont allés en Amérique du sud et qui ont eu des expériences dans ces années cinquante soixante.

Un certain nombre d'entre eux donc comme Timothy Leary ont dit : *« Bon, c'est très intéressant ce qui se passe au niveau du cerveau. C'est là, au niveau du cerveau que cela se passe. Mais les rituels, c'est des trucs folkloriques. Eux, les indigènes croient à cela. Ils ont besoin de ça. La musique, ça leur fait du bien. Mais nous non! A Harvard, n'est-ce pas, on n'a pas besoin de ça. »* Ils ont pris la substance et ils l'ont dépouillée du corpus de connaissance et des rituels qui vont avec. Ça donne donc des expériences qui sont uniquement mentalisées parce qu'il y a une perte du symbole, perte de la relation avec le monde des formes, des idées, le monde structurel, le monde du « Numen ».

Timothy Leary dit donc à ce moment là que tout le monde peut y aller gaiement, qu'il faut prendre ces substances parce qu'il faut élargir le champ de conscience. Et au lieu d'élargir le champ de conscience, on a provoqué une inflation de l'ego. C'est la grande différence : d'un côté l'élargissement de la conscience et de l'autre, l'inflation de l'ego. Il ne faut pas confondre le fait de s'approprier les expériences comme étant des productions de soi-même, de l'ego, avec ce qu'elles sont, c'est-à-dire des sources d'inspiration. C'est ce qui rend cette question fondamentale. Dans ces eaux-là prendra naissance cette explosion, pourrait-on dire, cette vague de toxicomanie.

Tous les gens qui en ont pris à ce moment là n'ont pas tous suivi le même itinéraire : il y en a qui ont suivi un chemin différent comme Pravdas par exemple.

Si on ne transfère que la substance, on tombe dans une sorte de contexte d'idolâtrie puisqu'on va attribuer à la substance elle-même ce qui ne lui appartient pas en propre mais qui est simplement la manifestation, la révélation d'autres choses qui se jouent en nous, qui se jouent dans la nature, qui se jouent dans le monde des esprits. Le réductionnisme tombe dans l'idolâtrie. Défendre l'Ayahuasca, en parler comme d'une chose extraordinaire, ça ne colle pas si on ne restitue pas en même temps le contexte dans lequel cela doit se passer. Il faut qu'il y ait un cadre symbolique qui doit être mis en place, un rituel qui ne peut pas être inventé. Il doit être appris, il doit être découvert.

Les enseignements, les initiations avec les chamanes vont permettre justement à chaque personne de redécouvrir les cadres rituels dans lesquels cela se joue et comment pour chaque individu cela doit se mettre en place. La manière dont je fais les rituels n'est pas celle selon laquelle tous les rituels doivent se faire, c'est la manière selon laquelle je dois le faire. Mais quelqu'un d'autre peut le faire différemment. Structurellement parlant, au fond, ce sera la même chose. Dans la manifestation, l'expression, il peut y avoir des variantes.

L'enjeu de l'intention

Il faut donc dans ce transfert que nous trouvions les modes adaptatifs du rituel, car il y aura toujours un rituel, mais aussi il faut que nous trouvions une adaptation quant à l'intentionnalité. C'est ce que je dis souvent au début et d'une façon semi humoristique aux gens qui viennent pour un séminaire:

« Faites attention à ce que vous demandez car vous risquez fort d'être exaucés. »

Si on demande beaucoup de choses à l'Ayahuasca, on risque de les avoir, mais est-on prêt vraiment à assumer ce que l'on va avoir ? Si on demande par exemple : *« Je veux voir Dieu ! »*. Pourquoi pas ? Mais avant de voir Dieu, il faut voir le diable, il faut descendre aux enfers d'abord car c'est toujours comme cela que cela se passe. Avant d'accéder aux vérités et aux connaissances supérieures, il faut d'abord se purifier, se purger. Il faut faire de la place, évacuer les peurs, les colères, l'orgueil et un certain nombre de choses qui nous encombrant et cela se passe dans la descente vers les enfers.

Quand des gens racontent qu'ils ont pris l'Ayahuasca et qu'ils n'ont pas eu peur parce que rien ne s'est passé, cela veut dire qu'ils n'ont pas vraiment vécu grand chose, qu'ils ont fait du surf. En superficie, il s'est passé de petites choses, comme ça, ils ont fait la collection, ils ont de nouveaux portes-clés. Ils ne sont pas descendus dans les profondeurs. Quelqu'un qui n'a pas eu peur dans l'Ayahuasca, c'est quelqu'un qui ne l'a pas connue. Il y en a même qui se disent quand ils vont en prendre : ce soir, on va avoir peur ensemble! La peur n'est pas sentie comme quelque chose de négatif, mais comme une alerte : c'est la crainte du sacré, la crainte parce qu'on a un peu la trouille avec ces choses là, parce qu'on sait qu'il va se passer des choses mais on ne sait pas quoi exactement. Même si il y a une inspiration avant.

Il y a donc une intentionnalité qui est importante et qui doit être posée de la manière la plus intelligente possible, il faut faire attention à ce que l'on demande : ce n'est pas une menace, c'est simplement une présence qu'il vous faut avoir par rapport à vos demandes, il faut être là.

On est inconscient par rapport à ce que l'on demande.

On n'a pas résolu les problèmes avec Papa et Maman et on demande déjà des choses extraordinaires. C'est bien : de toutes façons, on sera gentiment remis à notre place et on comprendra qu'il y a des étapes préliminaires. Et il est important qu'il y ait un thérapeute formé. D'excellents thérapeutes pensent parfois que leur formation est suffisante pour donner de l'Ayahuasca. Je ne suis pas d'accord sur ce plan là, car je pense que même s'ils sont excellents, les thérapeutes ne sont pas initiés sauf s'ils ont fait ou suivi, parallèlement à une psychothérapie, une approche du sens des choses dans le domaine du sacré, c'est-à-dire sauf si ils ont été initiés d'une façon ou d'une autre.

Accepter la nécessité de la préparation initiatique

Si il n'y a pas cela, le risque est de mettre en forme des systèmes de contention symbolique, ce qui peut être efficace au niveau physique, même permettre de résoudre certains problèmes au niveau psychologique, mais ça ne permettra pas forcément l'intégration à des niveaux supérieurs, c'est-à-dire au niveau du sens de la vie et du sacré. Il faut replacer cela dans cette demande qui est la demande essentielle. Monsieur Ghazarian nous a très bien parlé de cela hier : la demande essentielle des occidentaux, c'est de vivre une expérience de type spirituel. Il faut pour cela que le guérisseur soit initié à ce niveau-là. Il faut qu'il ait lui-même déblayé un peu son terrain dans ce domaine.

A mon avis, il n'y a pour le moment que très peu de gens qui sont préparés à cela. C'est notre problème du transfert : il y a une explosion d'intérêt parce qu'il y a une soif extraordinaire et en même temps, il y a très peu de gens préparés. On me dit : « *Est-ce que je peux prendre de l'Ayahuasca ?* ». C'est très difficile de répondre à cette question. Il faut d'abord se former. On est pressé et on voudrait tout, tout de suite. Ça ne fonctionne cependant pas comme cela. Dans le monde occidental, comment va-t-on préparer les sujets ? Selon quel mode car on ne va pas les préparer de la même manière ? L'intentionnalité et la sincérité du sujet reste fondamentales. C'est d'ailleurs la principale contre-indication de la prise d'Ayahuasca : il y a des décompensations physiques, psychiques qui restent des cas extrêmes, des cas rares. On voit rarement des personnes qui ont une insuffisance cardiaque venir prendre de l'Ayahuasca.

Il y en a quelques uns et justement il faut les arrêter, mais c'est rare. Ceux qui ont une psychose terrible ne viennent pas non plus demander une session d'Ayahuasca. Par contre, il peut arriver que l'on ne soit pas vraiment sincère. On n'est jamais sincère à 100% bien sûr, et on se cache tous des choses. Mais la sincérité de base est suffisante. Il y a pourtant des gens qui trichent : ceux là en général reçoivent une grande claque car l'Ayahuasca les remet à leur place rapidement. Cette sincérité est la principale condition de la prise d'Ayahuasca, au moins l'intention de la sincérité qui fait contrepoids par rapport à ce que je disais du diabolique, c'est-à-dire par rapport au mensonge. La spécificité de la fonction diabolique, du « *diabolen* », de ce qui sépare, c'est le mensonge. C'est manquer à la vérité.

Il est aussi important de mettre en place des cadres, des systèmes d'intégration ultérieure à l'expérience qui doivent, là encore être adaptés au système occidental. On peut maintenant être content que, de trente à cinquante personnes, je n'ai pas tenu de compte précis, parmi toutes celles qui sont passées par Takiwasi, soient des thérapeutes, ou des gens qui ont fait une démarche, qui ont déjà un bagage de formation très important. En plus, ils ont maintenant une expérience et une connaissance de ce qui se joue sur cette scène-là. Ils peuvent entendre leurs patients sur cette trame aussi.

Une conclusion essentielle

Le transfert est donc un transfert des usages qu'il faut adapter, pas un transfert des substances, sinon on est dans le quiproquo et le discours biaisé.

Quelques vérités de bases sur l'Ayahuasca

Je répète quelques vérités de base, car, si cela était possible, on voudrait tordre le cou dès le départ à certaines choses qui sont fausses et néfastes.

Un : L'Ayahuasca n'est pas neurotoxique, il n'y a jamais de neurotoxicité résiduelle. L'Ayahuasca n'a jamais tué personne. C'est clair, net et précis. Personne ne meurt : il y a des morts symboliques. Quand on vit la mort symbolique, ce n'est pas symbolique du tout dans le sens où on l'entend classiquement : « *Ah ouais, j'ai vécu une mort symbolique !* » Même lors de rituels comme celui de la terre qu'on voit dans le film, on dit que c'est une mort symbolique, mais ce n'est pas vraiment ça : c'est seulement une petite approche car dans la mort symbolique, on crève vraiment. C'est symbolique dans le sens vrai du terme : on le vit physiquement, émotionnellement, psychiquement dans sa totalité. Et puis, on ne meurt pas quand même. Pour mourir de l'Ayahuasca, il faudrait en avaler sept à huit litres ! Une prime à celui qui y arrive ! C'est déjà une épreuve pour tous de n'en boire qu'une fraction du contenu d'un coquetier.

Deux : Ce n'est pas addictif. IL n'y a pas à discuter, ce n'est pas addictif. C'est prouvé, reprouvé. Aucune substance hallucinogène, mauvais terme, aucune substance visionnaire n'est addictive. À partir du moment où on visualise, il n'y a pas de dépendance. Pas besoin de gloser plus longtemps sur des choses comme cela.

Trois : il faut tordre le cou à tous ces discours du genre « *Oulalah, c'est un hallucinogène donc...* ». Ce ne sont pas des hallucinations au sens vrai du terme c'est-à-dire une falsification des sens avec un objet qui est physique. Ici, il s'agit d'un objet psychique, d'un objet spirituel. Si je vois un monstre, bien sûr qu'il n'existe pas en chair et en os, et c'est une hallucination dans ce sens-là qui est pris au degré le plus primaire. On a affaire à une visualisation symbolique de ce qui se joue à l'intérieur de nous et c'est pour ça qu'il nous faut une interprétation éclairée ensuite.

C'est lié à ce qui a été dit hier à propos du prophète ou du voyant et à propos de la nécessité de celui qui interprète ensuite ce qui a été dit. C'est fondamental. C'est très bien que se mette en place dans un groupe un voyant ou quelqu'un qui a une facilité pour la voyance, pour capter les images et quelqu'un qui les interprète à côté. Pas la même personne.

Quatre : on souhaiterait qu'il y en ait encore plus, mais toutes les études scientifiques faites jusqu'à présent sont toutes en faveur de l'Ayahuasca. Je ne connais aucune étude de l'Ayahuasca qui démontre que l'Ayahuasca est négative ou toxique, etc. Dans des conditions ad hoc ! Les suspicions sur l'Ayahuasca sont des suspicions, des suppositions. Elles sont respectables, il faut effectivement prendre des précautions, mais elles ne sont pas basées sur des études. Il faut répéter qu'aucune étude scientifique ne se prononce sur un rôle néfaste de l'Ayahuasca. Récemment, dans « la Recherche », ce magazine qui fait de la vulgarisation, un article parlait de l'Ayahuasca et ne citait aucun des articles scientifiques relatant une réelle recherche scientifique à propos de l'Ayahuasca.

Cinq : l'Ayahuasca et les connaissances qui sont extraites de l'Ayahuasca ne sont pas en contradiction avec les dernières découvertes de la science. Par rapport aux modèles conventionnels de la science classique qui fonctionnent en gros sur la thermodynamique, ça ne colle évidemment pas puisque les expériences de l'Ayahuasca nous rapprocheraient plus d'un vécu et d'une engrammation d'expérience de type quantique. C'est un des intérêts fondamentaux de l'Ayahuasca : nous savons que ce pupitre par exemple est plus fait de vide que de matière, c'est ce que j'ai lu en tout cas. J'ai pourtant l'impression que ce n'est pas vrai. Là, mes sens, mon expérience, mon engrammation physique me disent que ce n'est pas vrai. Ma tête me le dit et on me le raconte et je crois que les scientifiques l'ont vérifié. Par contre là je ne vois rien ou que du vide mais en fait on me dit que non, que c'est plein de choses, il y a des ondes.

Nous sommes informés sur le monde par la science, par la découverte scientifique et notre corps nous dit le contraire. Donc on est dans la dissociation car on ne peut pas intégrer l'information qui nous est donnée. Il faut pouvoir vivre pour avoir un ancrage physique et intégrer les choses pour pouvoir les vivre dans le corps. L'intégration vraie et complète se fait à l'intérieur du « *soma* », du corps et là je pense que l'Ayahuasca nous place à un niveau subatomique.

Dans les expériences que l'on a à l'aide de l'Ayahuasca, on peut vivre très bien des choses comme la distorsion du temps, comme les boursoufflures du temps, les « *réplicatur* » et tout ce genre de choses-là. On peut comprendre la mécanique quantique, ou plutôt que comprendre disons toucher, saisir cette connaissance qui nous parle.

Il y a une personne qui a pris l'Ayahuasca et qui nous a dit qu'elle avait compris ce que disait Jace Callaway hier : « ... *donc ça m'a ouvert !* » disait-elle. C'est vrai. Cette personne ne pourrait sûrement pas répéter ce qui a été dit sur le plan pharmacologique mais elle a saisi. L'Ayahuasca nous permet et nous permettrait d'incorporer, d'intégrer les connaissances scientifiques et ce n'est pas du tout en contradiction avec certaines découvertes scientifiques très récentes mais au contraire, cela coïncide. On pourrait vraisemblablement tirer des expériences avec l'Ayahuasca, des informations pour faire de la science.

Un chercheur en physique quantique est venu nous voir de San Diego en Californie. Il a déjà écrit plusieurs ouvrages sur les univers parallèles et tout cela et il est venu pour discuter avec des chamanes et avec nous. A la fin, il nous a dit : « *il n'y a aucune contradiction. Ce que disent les chamanes est cohérent par rapport à mes modèles de compréhension de l'univers, de la physique. Ce n'est pas encore une preuve mais ce n'est déjà pas contradictoire, ce n'est pas choquant.* »

Il ne s'agit de revenir à des choses en arrière, à des vieux mythes dépassés, obsolètes et archaïques. C'est le contraire, ça nous projette dans le futur et ça vient confirmer ce que l'on sait de plus avancé dans notre science.

Ayahuasca et religion

Une autre vérité, déjà énoncée hier, mais que je voudrais répéter : la pratique de l'Ayahuasca n'est pas une religion. Il n'y a pas un contenu religieux structuré, unique, unilatéral et universel. Je dis bien religion. Ceci dit, l'observation clinique, la mienne, me dit que pour chaque personne, si elle a un substrat culturel et religieux quel qu'il soit même si il est d'ailleurs élémentaire ou frustré, les gens vont radicaliser, ils vont retourner à la racine de leur propre culture ou formation religieuse ou spirituelle plus ou moins exprimée dans leur éducation familiale, culturelle et sociale, en la purifiant, en la revisitant, en l'intégrant, quitte à l'exprimer de manière différente ensuite : on peut être bouddhiste et devenir autre chose.

Il y a une radicalisation de l'expérience, une purification de la culture.

Les problèmes les plus importants que j'ai rencontrés sur le plan psychiatrique dans la pratique de l'Ayahuasca, le pire que j'ai vu concerne ceux qui sont les enfants nés de parents qui se sont dit : « *Je ne vais donner aucune éducation religieuse, aucune information de ce style là à cet enfant. On ne va pas l'influencer : quand il aura dix huit ans, il choisira.* » Il faut avoir la connaissance pour pouvoir s'y opposer, pour pouvoir choisir. Quand il n'y a rien, là, c'est un drame absolu : J'ai vu beaucoup d'infirmiers et d'infirmières, en particulier qui travaillent en psychiatrie, dans ce cas de figure-là. Ça m'a frappé de voir cette conséquence, comme s'il y avait en eux une forteresse vide, comme l'appelle Bettelheim. On voit des défenses extraordinaires, des gens très construits dans un modèle psychiatrique, et quand on regarde au milieu il n'y a rien. C'est-à-dire qu'ils ne défendent rien. Ils n'existent que dans leur défense. Par rapport à ces gens-là, il ne faut pas aller donner des coups de pieds dans leurs défenses de manière violente : heureusement avec l'Ayahuasca, il y a des phénomènes d'autorégulation et ça ne se fait jamais, s'il y a le contexte adéquat, bien sûr. Toujours avec les « si » énoncés précédemment.

Il vaut mieux avoir une très mauvaise éducation religieuse à laquelle on peut s'opposer et qu'on peut critiquer mais sur laquelle on peut s'appuyer pour croire que rien du tout. Quand on a rien, on ne peut croire, on ne peut s'appuyer sur rien. A partir de là, reconstruire ou se construire est une gageure. Donc il faut recréer chez ces personnages des expériences fondamentales, fondatrices.

Et pour moi, l'Ayahuasca est un psycho-intégrateur qui nous permet d'intégrer en particulier cette dimension quantique et dans cette intégration, on est à l'inverse des processus dissociatifs et de la schyze occidentale. Tout le monde est conscient qu'ici, nous sommes plutôt dans les phénomènes dissociatifs. La toxicomanie nous intéresse parce que c'est d'abord une inspiration aussi qui est passée à l'application. Elle nous intéresse parce qu'elle est une synthèse de toutes les contradictions de nos sociétés occidentales.

La toxicomanie et le problème actuel de l'indifférenciation dans les sociétés occidentales

Je pense que nous n'allons pas passer à un nouveau paradigme tant que nous n'aurons pas résolu le problème de la toxicomanie. Il y a la toxicomanie manifeste, L'héroïnomanie etc... Mais les conduites toxicomaniaques qui sont les nôtres, c'est en gros, de manière synthétique, *vouloir s'approprier quelque chose d'extérieur en croyant que cette appropriation va nous nourrir intérieurement.*

Je m'incorpore quelque chose qui est en dehors, et ça peut être une substance comme la drogue, mais ça peut être aussi l'Internet, des images, acheter... On va accaparer, on va collectionner. On collectionne et ça ne remplit jamais puisque c'est une collection dans l'ordre de l'horizontalité alors que nous avons une faim de verticalité. Notre faim de spiritualité est ainsi une faim de sens dans une société qui est dans l'ordre de l'accumulation.

À la télé hier, il a été dit que 800 millions de personnes dans le monde meurent de faim, alors que l'on a amplement de quoi les nourrir. Cela, cette faim physique dont meurent une quantité effrayante de personnes reflète notre faim spirituelle insatisfaite. Comme on a faim spirituellement et qu'on ne sait pas que c'est spirituel, on se nourrit en accumulant des choses, il n'y en a finalement pas assez pour tout le monde. La faim dans le monde est une urgence. La faim physique et la faim spirituelle, parce que cela va de pair absolument. Cette faim spirituelle vient essentiellement d'un manque de lieux et d'espaces initiatiques.

Dans aucune société traditionnelle, on ne trouve de toxicomanie, ça n'existe pas. Il faut le répéter. C'est propre à notre culture occidentale et ça reflète notre société. Mon explication, qui vaut ce qu'elle vaut, et qui n'est d'ailleurs pas définitive, est qu'il n'y a pas de lieu initiatique en particulier en ce qui concerne les rites de passage au moment de l'adolescence. C'est surtout là que cela se joue. Ça peut aussi se jouer à d'autres moments de la vie, mais on voit rarement des toxicomanies débiter à quarante ou cinquante ans. Ça se joue essentiellement à l'adolescence, 14 ou 15 ans, et on voit bien que 90 % de la consommation de cannabis commence à cette époque-là, parce que se pose, à ce moment là, la question de l'initiation, sortir des mères pour rentrer dans le monde des pères, ceci dit rapidement. Sortir des fonctions féminines pour commencer à acquérir les fonctions masculines, pour les hommes comme pour les femmes. Il faut se différencier. L'initiation est un espace dans lequel on va pouvoir vivre des expériences intenses qui nous mènent aux limites de nous-même et donc à la définition du moi et du non moi. Qu'est-ce qui est à moi, et qu'est-ce qui n'est pas à moi ? Cela nous institue comme sujet, sujet capable de verticalisation, de spiritualité et de sens de vie, et de production de sens.

Et on retrouve là les questions de la vocation : qu'est ce qui m'appartient ? C'est pour cela que, dans la plupart des rites de passage, il y a l'initiation qui va nous différencier sexuellement. À partir de là, on est avec les femmes ou avec les hommes, on quitte en tous cas le contexte des mères dans lequel sont les enfants. En même temps il va y avoir une définition du rôle social - est-ce que je vais être un artisan, un guerrier, un chamane ? Et une fonction dans le plan spirituel - est-ce que tu appartiens au clan de la cahouète ou au clan du mil ?- avec tout ce que cela signifie au plan de la symbolique.

Le rite de passage nous permet donc de trouver notre identité, de savoir qui l'on est. Mais nous, nous ne savons plus qui nous sommes : les grandes pathologies de la société occidentale actuelle sont les problèmes d'immunodéficience, cancer, sida et toutes les autres maladies auto-immunes qui croissent régulièrement. On a beau bombarder à coup de corticoïdes, ça ne change rien, nous n'avons pas réponse. Pas de réponse parce que cela met en cause la question de l'identité, notre identité psychique, notre identité biologique et notre identité spirituelle.

Le processus est un processus de différenciation. Notre grande tentation, quand on n'est pas bien, c'est d'aller dans l'autre sens, dans l'indifférencié, dans le fusionnel : on est tous pareils ! Et c'est ce qu'on voit à l'adolescence ; cette tentation de s'habiller comme les autres, de suivre les modes, de surtout ne pas se différencier. Il faut être comme les autres. La différenciation, c'est dangereux : «*Je serais tout seul !* » Mais il faut avoir le courage d'être seul et en fait, on n'est pas seul, puisqu'on va se connecter avec le « monde autre » si on fait une véritable différenciation : on est accompagné, on se sent accompagné par ce monde d'inspiration, par ce monde de « l'inspire ». Nous sommes dans une étape de revendication de l'auto exploration de nous-même, revendication de l'accès à notre propre conscience pour pouvoir savoir qui nous sommes.

La fonction de l'Ayahuasca est alors une fonction de souvenir, se rappeler. Je ne suis pas très fort en

hébreux, mais je crois me rappeler qu'en hébreux, les mots « se rappeler » ou « mémoire » ou « faire souvenir » ont la même structure que le mot « être masculin ». Devenir un homme, un mâle, et c'est aussi valable pour les femmes, intégrer les dimensions de la masculinité, les fonctions masculines, les capacités de choix, de décision, d'exploration du monde, de verticalisation. Qu'est-ce que le masculin ? Se redresser, être protégé et être dans la filiation. On ne peut être un homme que si l'on est le fils de quelqu'un : Ben... machin (Fils de...). Notre verticalisation n'est possible et on sort enfin de notre isolement, de notre incarcération dans notre MOI égotique que lorsqu'on retrouve une filiation, que l'on est « fils de... ». C'est rassurant.

Je lisais l'autre jour un article sur la croissance étonnante de la maladie d'Alzheimer. Je me suis dit qu'en fait Alzheimer, c'est l'oubli, on se sait plus qui l'on est, c'est une régression. J'ai l'impression, je dis cela intuitivement, que l'Alzheimer pourrait être une manifestation en fin de vie de tout ce que l'on a manifesté tout au long de son existence au niveau psychique : « *je ne veux pas me souvenir, je n'ai pas envie de grandir, je préfère ne pas exister, ne pas être là. je retourne à l'enfance.* » Les démences séniles ou l'Alzheimer nous renvoient à des sujets qui ont soixante ans ou plus, et qui ne savent plus qui ils sont, et qui reviennent à l'enfance. Ils n'ont jamais voulu grandir.

La question de la différenciation est fondamentale et c'est ce qui se passe dans la toxicomanie. Le sujet a une impulsion, un élan tout à fait légitime au départ : il veut se différencier, il sent que cela ne va pas bien, il veut sortir de l'incarcération du monde occidental qui n'a pas de sens : « *N'oublie pas qu'il faut bosser, qu'il y a du chômage, du sida, de la guerre mais faut quand même que tu bosses !* » Pas très folichon tout cela, pas beaucoup d'aventure, pas beaucoup d'inspiration. Si on ne trouve pas l'inspiration, on la cherche, on fume un joint ou on prend un coup de gnole et là, on trouve l'inspiration : « *Aaaaah !* » Tout d'un coup, on se retrouve en contact avec les « *spiritueux* », le monde des esprits et il y a une inspiration. « *C'est génial, ça existe!* » Simplement, cette inspiration est une fausse inspiration dans la mesure où il n'y a pas le rituel. Il y a impossibilité d'incorporer, d'assimiler l'expérience et donc cela désintègre : on est dans les psycho désintegrateurs !

La toxicomanie est, à mon sens, une tentative d'auto-initiation.

On voit d'ailleurs très bien comment les toxicomanes vont mettre en place un certain nombre de conduites rituelles dans leur vie. Ils essaient de reproduire des codes langagiers, des codes vestimentaires et de faire des initiations : « *Tu vas aller casser la gueule du flic du coin ou la cabine téléphonique.* » Des épreuves initiatiques sont recréées, on se reconnaît entre nous, dans des micro sociétés dans lesquelles on existe et on a une identité : on existe pas en fait mais ce sont des tentatives, c'est la néo tribalisation des banlieues dont on parle. Ce sont des tentatives de recréer des identités sur des intuitions fondamentales qui sont vraies : il faut des rituels, de l'inspiration, il faut aller voir dans le « *monde autre* », tout cela est vrai. C'est simplement mal fait.

Recréer des espaces et des dispositifs initiatiques

Il est urgent de pouvoir recréer des espaces, d'offrir des espaces adaptés à la société occidentale pour pouvoir vivre de véritables initiations. Au cours de ce transfert, il y a bien sûr un certain nombre de risques qui sont présents, le plus gros risque étant que si l'on rentre dans le domaine de l'inspiration, de l'inspire, du « numen » sans être préparé, on est face à des puissances psychiques qui sont tellement, tellement fortes... Voir ce qui est d'ailleurs décrit dans l'école jungienne à propos des phénomènes numineux, je devrais plutôt dire « la numismatique », c'est-à-dire à la fois cette fascination, ce « fascinateur » et ce « tremendo ». C'est à la fois une grande crainte, cela fait peur et à la fois une fascination, c'est génial ! C'est fort ! Et cette fascination nous rend sujets à une aliénation, alors que si on est « *livré* » à notre vocation, on est dans la réalisation, c'est la différence. Une chose est d'être livré à ce qui nous habite et l'autre chose est d'être fasciné, complètement prisonnier de l'image, fasciné par le reflet. La toxicomanie est donc une fascination qui est une forme d'aliénation.

Il y a urgence pour nous à maîtriser ces passages dans le « *monde autre* » puisque les institutions qui devraient l'assurer, en particulier les églises, les académies, les universités ne le font pas. Il n'y a personne pour le faire et c'est même interdit de le faire. Dans une enceinte universitaire, il ne faut pas prononcer les mots « spiritualité » ou « sacralité », c'est Tabou.

Nous sommes dans l'absence des mythes qui sont les nôtres, car nous n'en avons plus, on en parlait hier :

on n'a plus de mythe fondateur ; l'amour, on n'y croit plus ; la justice est loin ; la liberté, c'est pas encore là...

Donc dans le besoin du mythe, on se tourne vers la science qui nous fournit transitoirement un support mythique, qui a l'air d'un support mythique et qui devient une nouvelle religion. Ce qui est maintenant considéré comme irrationnel est ce que la science ne peut pas penser : c'est un dogme. Puisqu'on cherche une inquisition et un dogme, voilà, on a la science qui est une institution dogmatique et d'inquisition, bien souvent. Alors que dans ses statuts mêmes, dans son axiomatique, dans son épistémologie même, elle reconnaît elle-même ne pas pouvoir dire ce qui est vrai, elle peut simplement nous dire ce qui est considéré comme non-faux à un moment donné, en sachant pertinemment que cela va, peut-être, être remplacé demain par d'autres théories, d'autres approches. .

La science ne peut pas nous dire le vrai. Il faut refuser le dogmatisme de la science, sa dictature, tout en l'accueillant dans ses apports, mais refuser sa prétention à nous dire ce qui est vrai. Elle nous dit les comment mais elle ne dit pas le pourquoi.

Face à cette grande inquiétude d'absence de spiritualité et de sens dans la vie, on crée des substitutions : l'obsession sécuritaire, comme si, à force de mettre des gardes partout, on allait être plus tranquille à l'intérieur. Mais plus il y a des garde-fous, plus on est inquiet. J'étais dans un avion, il y a quelques temps, et nous étions dans une tempête électrique qui nous secouait beaucoup. Le pilote nous a dit : « *Surtout ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.* » On commençait donc à avoir un peu la trouille. Et il a répété cela cinq fois. Plus il voulait nous tranquilliser, plus nous pensions que c'étaient vraiment de sérieux ennuis. L'obsession sécuritaire nous crée des angoisses phénoménales, alors que la sécurité ne peut être qu'interne, on ne peut la trouver qu'à l'intérieur de soi. Si on est tranquille avec soi-même, avec son intériorité et avec ce que l'on vit et ce que l'on sent, on n'a pas besoin que l'on vienne nous tranquilliser et s'occuper de nous.

En France, nous sommes dans des structures particulièrement infantilisantes : on nous demande d'être bêtes et méchants, et « *Tais-toi !* ». Nous revendiquons notre droit à croître un peu, notre droit à faire notre crise d'adolescence : on va faire peut-être quelques petits excès mais on est pas méchant. Les enfants sont très méchants quand ils ne sont pas initiés. Entre eux, ils sont très cruels. Il faut sortir de l'infantilisme car cela peut donner des cruautés terribles.

Donc on voudrait faire cette petite crise d'adolescence, même avec un peu d'excès parfois, c'est sur, même un peu de passion aussi : c'est le propre de l'adolescence, on est encore très jeune. Et il y a une urgence de pouvoir créer ces espaces là, et je crois que les traditions nous offrent la maîtrise de la modification des états de conscience, que ce soit par l'Ayahuasca ou d'autres techniques. Ils ont une grande maîtrise, une dextérité extraordinaire qui n'est pas exprimée en termes scientifiques mais qui est pratique. Je suis surpris, interdit, stupéfait quand je regarde ce qui se passe avec les guérisseurs, avec des choses qu'on voit...

Quand on les voit de l'extérieur, c'est un peu rigolo, c'est folklorique mais plus on rentre dedans plus on découvre une rigueur étonnante. Don Ignacio, qu'on a vu hier dans le film avec son tabac, je le vois tous les jours. Il ne peut pas faire de discours, il a un langage trop primaire mais il n'est pas détenteur du vrai, il est inspiré par le vrai. Et donc ça passe à travers lui, mais lui, c'est un bonhomme, avec ses défauts, ses excès, sa personnalité. Mais à travers lui, ça passe, si j'ose dire, parce qu'il est branché. Et les guérisseurs avec lesquels j'ai pu établir les meilleures relations, comme les deux qu'on voit là, Ignacio et Lucho sont des guérisseurs qui ont vécu des NDE. Des états de mort imminente.

Je vous assure qu'après cela, ils ne pratiquent plus la sorcellerie. C'est fini. Parce que ça existe la sorcellerie quand même, même si je n'ai pas trop le temps d'en parler. Ces gens-la ont eu leur propre initiation, dans un mode qui n'était pas habituel pour eux, ce qui les rend compatibles avec nos sociétés occidentales. Nous avons besoin d'être initiés à leurs modes.

Dans les années qui viennent, il faut s'attendre à voir de plus en plus de NDE, de psychoses qui ne sont pas des psychoses mais des urgences spirituelles, « *spiritual emergency* » : des gens qui vont faire spontanément des rentrées, des connections avec ce « *monde autre* ». Spontanément parce qu'ils sont à la frontière ou parce que cela devient une urgence collective, parce que les frontières entre le moi et le non moi sont de plus en plus fines, et spontanément, ils vont passer de l'autre côté.

D'où l'importance, l'urgence de pouvoir permettre à des gens qui font des expériences comme ça de pouvoir les intégrer : l'autre solution, c'est évidemment la camisole chimique et de les mettre sous neuroleptiques. Les hôpitaux vont être vite débordés. Et ça va aller en augmentant.

L'Ayahuasca ou ces pratiques-là non seulement ne sont pas productrices de psychose, mais elles sont des préventions de la psychose : elles désactivent les noyaux psychotiques, ça ne veut pas dire qu'elles les résolvent totalement, elles les désactivent en partie. C'est mon observation clinique. On demande donc à cesser d'être infantilisé, à sortir des grandes mythologies occidentales, comme le mythe du risque zéro, comme s'il y avait une seule façon de vivre...

Je sais où est le risque zéro: dans la tombe ! Mourir est la seule façon de ne plus courir le risque de perdre la vie. Ce que nous proposent les chamanes, c'est l'inverse: il faut mourir pour apprendre à vivre. L'initiation, ce n'est pas simplement prendre un peu d'Ayahuasca à droite et à gauche comme ça : c'est mourir. Il faut mourir régulièrement, ce n'est pas qu'une fois, il faut y revenir un certain nombre de fois...

On voit bien comme c'est initiatique, cela nous a bien été raconté par Eric Julien hier : Il n'a pas pris d'Ayahuasca lui, mais on sent qu'il est humain, qu'il est branché de l'autre côté. En même temps, c'est un type comme tout le monde. Il est branché, parce qu'il est mort, il a failli mourir quand il était dans les montagnes. Il est monté dans les hauteurs, vous voyez ce que cela veut dire, et il a eu un oedème pulmonaire, l'eau est passée dans les poumons, l'émotionnel a envahi le monde de l'inspire, parce qu'il n'était pas prêt vraisemblablement à monter aussi haut. Evidemment derrière tout ça se trouve une autre intelligence des choses, une intentionnalité qui fait qu'à ce moment là surgit l'indien, le maître. Il se connecte avec un technicien de ce monde.

Ce sont des techniques sophistiquées que de correspondre, de gérer, de répondre à ces énergies que l'on voit, que l'on sent, que l'on vit à travers l'Ayahuasca. Elles sont là, tellement là, que souvent, une des premières tentations, quand on les voit pour la première fois, est de se les approprier mentalement, de les assimiler à des pouvoirs disponibles, une connaissance de guérisseur.

On voit quelquefois avec l'Ayahuasca des gens dans leur premier contact qui soudain sont fascinés et se prennent pour des guérisseurs : ils voient des rayons qui sortent de leurs mains, ils sentent de la chaleur dans leur mains et ils se disent : « *Ben, je suis guérisseur !* » Il y des patients qui disent ça : « *je suis guérisseur* » Je dis alors : « *Bon, on va aller en ville, il y a un fou qui fait tout le tour de la place, tout le temps, tu y vas, tu lui imposes les mains et tu le guéris.* »

- *Ah non, là, je ne suis pas encore prêt. »*

Le dangereux réductionnisme de l'approche occidentale actuelle

Il peut y avoir des potentialités de guérisseur mais entre cela et le fait d'être un guérisseur, il y a de la marge. Donc, nous avons besoin de nous donner le temps et ça, c'est un problème puisque la caractéristique du toxicomane qui est la même que celui du monde occidental, c'est : tout, tout de suite, sans effort. Et puis sans souffrance. Anesthésie générale, et antalgique pour tout le monde. Les enfants sous Ritaline et les adultes sous Prozac.

Je reviens des Etats Unis pour une conférence sur l'anthropologie de la conscience : dans les classifications psychiatriques du DSM, il y avait 180 troubles psychiatriques répertoriés en 1952, et maintenant, trente ans après, il y en a plus de 320. Est-ce que les gens sont plus fous ?

Conclusion officielle, ce n'est pas moi qui le dit : « *Tout les Nord américains ont, au moins une fois dans leur vie, au moins un trouble psychiatrique grave. Comme cela se passe au niveau de la neurobiologie, parce que c'est au niveau du cerveau, vous le savez bien, que tout se réduit, c'est là que tout se passe, il faut donner des médicaments à tout le monde !* » C'est à cela que nous allons aboutir : tout le monde va devoir prendre des médicaments pour pouvoir vivre. Des questions fondamentales sont quand même posées là. Un des objectifs de ce congrès et de la discussion et du débat qui va suivre est de pouvoir créer les espaces juridiques dont nous avons besoin, de pouvoir créer les espaces psychiques, les espaces géographiques, pour permettre des expérimentations sérieuses, protégées, calculées de modification des états de conscience en France et ailleurs.

Il y a énormément de résistance et je suppose que la commission nationale des stupéfiants est en train de

prévoir tout simplement une interdiction de l'Ayahuasca. C'est en préparation¹, j'aimerais me tromper, mais il y a un certain nombre d'indices qui laissent penser que nous allons avoir une déclaration disant quelque chose comme : « Vu la vague de toxicomanie actuelle, on n'a pas besoin d'une drogue de plus, nos jeunes sont en danger, sécurité, sécurité, pas d'Ayahuasca, on n'en a pas besoin ! » On pourrait très bien se permettre d'avoir des espaces où on puisse travailler avec des gens compétents, des professionnels et tout le nécessaire pour pouvoir faire des choses comme ça, et pour pouvoir montrer que déjà, où cela se fait, comme dans notre expérience modeste, il y a quand même des résultats intéressants, si on veut bien se pencher là-dessus.

Ce n'est pas idéal, ce n'est pas une panacée et nous n'avons pas tout résolu. Hier, Noussia est intervenue pour parler de ses frères et elle dit une chose magnifique qui me remplit de bonheur : « Avant mes frères ne riaient pas, maintenant ils rient ! » ça, ça veut tout dire : quand on rit, c'est qu'on a de l'humour et quand on fait de l'esprit, c'est qu'on est déjà inspiré. Regardez Raphaël, dans ces images : il devait venir, mais il travaille. Justement.

Vous allez voir en deux minutes son visage changer.

PROJECTION D'EXTRAITS MONTÉS DU FILM : "L'AYAHUASCA, LE SERPENT ET MOI"

Écrit et réalisé par Armand Bernardi, 52 mn, ARTLINE FILMS

« « «

Raphaël :

« Avant de venir, il y avait plein de gens qui me disaient, des gens avec qui je fumais : ouais, c'est cool, tu as de la chance, tu vas aller te défoncer avec les chamanes... Mais ce n'est pas du tout ça l'Ayahuasca, ce n'est pas un remède miracle. Ce n'est pas parce que ça te montre tes erreurs que cela te les résout. Ça te montre le chemin. C'est tout. Après c'est toi qui suis le chemin. Ou pas.

L'Ayahuasca, ça te donne juste les indications qui sont justes, qui sont vraies. Après le travail, c'est toi qui le fait. Rentrer chez moi, là, je ne suis pas prêt, mais rester jusqu'au bout : ouais. Même si c'est difficile, surtout la dernière, j'ai un peu... Ça devient difficile, long...

La seule chose qui nous différencie des animaux vraiment, c'est la parole, le fait de pouvoir parler et si j'ai pas de parole et bien je ne suis pas un être humain... Ça va être mon dernier jour au Pérou, là, je vais prendre l'avion.

Mon problème principal, c'était l'herbe, le hashich... Et à chaque fois que je vomissais je voyais dans mon seau l'image qui faisait comme ça. C'est des visions qui font du bien: un psy peut m'expliquer que ma mère m'a manqué dans ma vie, donc machin, je le sais mais cela ne fait rien. Pendant les sessions d'Ayahuasca, il y a vraiment des sentiments qui sont remués, il y a vraiment des prises de conscience... Ce n'était pas une morale, c'était : qu'est-ce qui est bon pour moi ? Pas : qu'est-ce qui est bien dans la société ? Mais : Qu'est-ce qui est bon pour moi ? Le fait d'être avalé par la vie, c'est quand même le but d'un traitement de réhabilitation. »

» » »

(Applaudissements)

Jacques Mabit :

Le visage de Raphaël en dit plus que beaucoup de discours. Vous avez vu le changement de l'expression, du regard. Et c'est cela que l'on demande, qu'on nous laisse l'opportunité de montrer cela. De montrer ce qui est, tout simplement. C'est un appel : nous sommes appelés à célébrer la vie, chacun avec sa mesure, chacun dans son endroit, c'est ça la vocation. Le but de tout cela, c'est la contemplation du mystère, on ne peut saisir

¹ Effectivement, l'Arrêté du 20 avril 2005 modifiant l'arrêté du 22 février 1990 fixant la liste des substances classées comme stupéfiants y a inscrit Ayahuasca (*Banisteriopsis caapi*) et la Chacruna (*Psychotria viridis*), c'est-à-dire dans les jours qui ont précédé cette conférence. Cet arrêté a été publié au journal officiel le 3 mai 2005.

la vie, on ne peut saisir l'esprit, on ne peut qu'être saisi. Cela passe par des morts initiatiques qui nous permettent de connaître à la fois notre limite et de connaître le sens, et qui nous rappelle au souvenir de qui nous sommes.

Se rappeler, être mâle, se souvenir, c'est se rappeler qui l'on est, au niveau individuel et au niveau collectif de la nature humaine. Un poète péruvien racontait que son grand père partait, son grand père était guérisseur et il partait, il disparaissait comme ça et revenait huit jours après. Le poète demandait alors à son grand père : « *Qu'est-ce que tu es allé faire ?* » Et le grand père répondait : « *Je suis allé mourir un petit peu.* » Un jour, le grand père est parti et n'est plus revenu. La grand mère a dit : « *Il est tellement mort souvent que maintenant il a appris à vivre.* »

Je vous remercie.